

MALAISE DANS LE CINÉMA

#BALANCETONFILM?

Près de deux mois après Weinstein, les affaires s'enchaînent à Hollywood, jusqu'à interroger le contenu des films, accusés de promouvoir domination masculine et «culture du viol».

Libération · 2 Dec 2017 · Par ÈVE BEAUVALLET, JULIEN GESTER, OLIVIER LAMM, et DIDIER PÉRON

Qui se soucie encore des prochains Disney et Star Wars, quand l'actualité cinématographique de fin d'année se révèle plus mouvementée que jamais ? Jeudi est apparue sur Internet la bande-annonce de Tout l'argent du monde, nouveau film de Ridley Scott, prévu depuis des lustres pour inonder les écrans français le 27 décembre. Mais, fait probablement inédit dans l'histoire du cinéma, une vidéo semblable faisant la réclame de ce même film avait déjà été diffusée deux mois plus tôt, avec un autre acteur pour y camper l'un des personnages principaux : depuis, Christopher Plummer a remplacé au pied levé Kevin Spacey. Entre-temps, Spacey a tout simplement été coupé au montage, purgé numériquement des plans où il apparaissait, et suppléé à l'image par Plummer afin que cet accident de notoriété n'affecte pas le calendrier de lancement planétaire du film. La décision fut prise début novembre, dès le lendemain de la parution d'un déluge d'accusations d'agression sexuelle visant l'acteur de Usual Suspects et House of Cards – série dont Netflix annonçait par ailleurs la suspension (lire ci-contre). Le même jour, devait également sortir en France I Love You Daddy, premier long métrage signé par le comique et showrunner Louis C.K. depuis que sa série Louie en a fait l'un des champions de la comédie d'auteur américaine. Ses distributeurs, en France comme aux Etats-Unis, ont décidé d'ajourner la diffusion du film à une date qui n'advientra sans doute jamais, en conséquence des aveux du réalisateur, enrubannés d'excuses sans effet : oui, ces femmes, dont les rangs s'étaient épaissis en quelques jours, qui l'accusaient de harcèlement sexuel disaient vrai –à plusieurs reprises, il s'était masturbé devant elles sans leur consentement. Fin janvier, encore, paraîtra sur les écrans français le nouveau Woody Allen, Wonder Wheel, déjà sorti vendredi aux Etats-Unis, dont bon nombre de recensions évoquent les échos malaisants à la liaison controversée entre le cinéaste new-yorkais et son ex-belle-fille, Soon-Yi, rappelant au passage les accusations de viol sur sa fille adoptive Dylan, dont il fait l'objet depuis 1993 sans avoir jamais été jugé.



«Zinzins»

Témoignages accablant de producteurs, cinéastes, showrunners, scénaristes, acteurs, de James Toback à John Lasseter (patron de Pixar), de Steven Seagal à Dustin Hoffman, de Matthew Weiner (créateur de la série *Mad Men*) à Jeffrey Tambor (interprète principale de la série *Transparent*)... Pendant qu'aux Etats-Unis, la liste s'allongeait de jour en jour, d'autres en France se préparaient à assister à la rétrospective à la Cinémathèque fran-

çaise de l'oeuvre de Jean-Claude Brisseau, condamné en 2005 et 2006 pour des faits de harcèlement et d'agressions sexuelles lors de castings érotiques. Sauf que celle-ci a été remise à plus tard – une pétition signée par nombre de grands noms du cinéma français réclame son maintien. L'annulation fut décidée début novembre «par souci d'apaisement», à la suite des protestations dont avait déjà fait l'objet la rétro (maintenue, celle-là), consacrée à Roman Polanski en septembre. Des collectifs féministes (Osez le féminisme, la Barbe, Femen...) avaient appelé à une manifestation, réclamé l'annulation du cycle (lire page 5) et, lors de l'inauguration, opposé aux honneurs du tapis rouge les cinq accusations de viols sur mineures dont le cinéaste fait désormais l'objet, tandis que celui-ci était acclamé à l'intérieur et traitait ces dernières de «zinzins» à la faveur d'une comparaison osée avec les autodafés nazis. Quelques jours plus tard, le directeur de l'institution cinéphile, Frédéric Bonnaud, renchérisait sur le plateau d'une émission de Mediapart. Sans guère rencontrer de contradiction, il évoquait alors un «choc totalitaire» exercé par de «demi folles» et «un retour à l'ordre moral sous les ordres de véritables ligues de vertu».

Une «ligne défensive», «déconnectée des vrais enjeux», déplorait alors la Société des réalisateurs de films (SRF) dans un communiqué mis en ligne le 10 novembre. La SRF, qui compte dans son conseil d'administration des réalisateurs

comme Jacques Audiard, Rebecca Zlotowski ou Céline Sciamma (lire page 7), regrettait «que la Cinémathèque joue la fuite, l'hostilité ou la résistance au débat qu'elle n'arrive manifestement pas à penser dans sa complexité ni même ses grandes lignes». Le 15 novembre, c'est l'Observatoire de la li-

berté de création (dont la SRF est membre) qui montait au créneau en publiant un communiqué intitulé «Contre le retour de la censure institutionnelle» pour «dire son inquiétude face à la démultiplication des demandes de censure» et rappeler que les institutions culturelles «ne sont pas les gardiennes de la vertu».

«Conseillé d'interdire»

Pendant ce temps, dans une tribune publiée par Libération, Frédéric Bonnaud répondait aux chroniques de Daniel Schneidermann parues dans ces mêmes pages («Frédéric Bonnaud a toujours été “du bon côté”. Et soudain, dans le sidérant miroir que lui tend l'époque, il se découvre du côté des oppresseurs») en s'alarmant d'un «contexte de mise en accusation délirante du cinéma dans son ensemble» où «il est maintenant conseillé d'interdire, pour se garder de façon préventive de la mise au pilori médiatique». Se demander ce que valent ces reports, ces ajournements, ces disgrâces, c'est aussi questionner l'impact réel de la «révolution» à l'oeuvre. «Révolution» qui semble convoquer sur le banc des accusés, à longueurs de tweets et de tribunes, trois cas de figure pourtant bien

distincts : d'une part les oeuvres «entachées» par les actes de leurs auteurs (celles de Polanski ou Allen), de l'autre les oeuvres au prétexte desquelles ont été commises des violences sexuelles (à l'instar du Dernier Tango à Paris de Bertolucci, où l'actrice n'avait pas donné son consentement pour simuler une scène de sodomie), et enfin les oeuvres soupçonnées d'alimenter une «culture du viol» (ce serait même le cas de A bout de souffle, dans lequel certains lisent le comportement de Belmondo comme du harcèlement à l'égard de Seberg). Imbroglia ? Il continue avec la nature et la gravité des fautes des auteurs ou acteurs incriminés, tous évacués d'un même geste rageur. Reste que le caractère pour le moins inédit de cette crise oblige chacun à reconsidérer sa place, son regard, ses convictions à l'aune d'une actualité où la stupéfaction le dispute à l'embarras. «Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu un tel ébranlement du secteur de l'entertainment hollywoodien, dévoré en son coeur par un seul et même sujet», dit notamment le critique vétérinaire Todd McCarthy dans une table ronde de journalistes cinéma publiée par le Hollywood Reporter, expression collective d'un trouble sismique chez ces spectateurs professionnels dont les critères de jugement semblaient soudain violemment bousculés. Comme si le vent mauvais de l'opprobre sexiste avait fracassé le plafond idéalisé des idées esthétiques. Todd McCarthy, après trente ans passés à juger des films au sein du magazine Variety, s'estime aujourd'hui représentatif de cette catégorie de spectateurs ayant aimé le cinéma pour sa «capacité à rompre les limites de la sexualité, à prendre des risques, à partir en éclaireur dans les zones obscures du comportement humain. Cependant, déclare-t-il dans le Hollywood Reporter, cette approche doit désormais être reconsidérée d'un tout autre point de vue». Soudain il est devenu comme évident qu'il y avait quelque chose de pourri au royaume de La La Land.

La façade prestigieuse et rutilante d'un monde soigneusement marketé par des milliers de conseillers en communication, scellé en son périmètre VIP par une solide culture du secret, s'est comme écroulée et un flot de questions qu'on s'était peut-être habitué à ne plus se poser sont remontées à la surface dans cette tourmente mêlant souvent dans la plus grande confusion revendications militantes, crispations cinéphiles, opprobres paniques et réflexes sectoriels couplant la prophylaxie morale et la sauvegarde économique.

Machine à enfumage

Le cinéma ne serait-il pas –dans son imagerie dominante, son emprise sociale et culturelle, ses récits, son glamour, son insatiable désir de fabriquer et sublimer des archétypes – une vaste machine à enfumage qui permettrait, un peu mieux que les autres industries, au machisme et au sexisme de se

perpétuer sans fin ? Les lectures canoniques sur le male gaze (concept forgé par la théoricienne féministe Laura Mulvey en 1975) ont repris du service, rappelant à nouveau la domination de ce «regard masculin» qui continue de structurer la majorité des fictions, des pubs, des clips, et tend à objectiver les rôles féminins sous la forme d'icônes que la mise en scène et le montage subliment et découpent selon les modalités d'un fétiche qu'on adore et qu'on malmène sans fin. «What do we do with the art of monstrous men ?» («Que faire de l'art des hommes monstrueux ?») s'interroge dans un long texte pour la Paris Review Claire Dederer, quelques jours après la publication par le New York Times d'un article titré, «Charlie Rose, Louis C.K., Kevin Spacey : Rebuked. Now what do we do with their work ?» («Que faire de leurs oeuvres?»). Comment sortir de ces apories morales par le haut ? Doit-on polariser le débat à l'extrême? Avec d'un côté, la peur panique qu'on interdise purement et simplement la vision de films au nom d'une cinéphilie purgée de toute zone d'ombre ou ambiguïté (ce qui ne s'est exprimé tel quel dans aucune revendication d'aucune association) ; de l'autre, le soupçon que les cris d'orfraie des défenseurs du droit à offenser et à subvertir morale et normes par l'art ne soient rien d'autre que les derniers râles d'une classe privilégiée par son genre et ses acquis.

Narcissisme

A l'équivalence d'un krach boursier détruisant la valeur et la réputation de plusieurs banques en quelques heures ou quelques jours, l'affaire Weinstein a profondément démonétisé le prestige et l'aura d'un milieu nourri par une culture féroce de la compétition, mais aussi un goût très prononcé pour le no limit (d'ambition, d'argent, de pouvoir, de célébrité, de narcissisme... et de sexe). Bigger than life, oui, mais à quel prix ? Que le moment soit historique, il n'est guère possible d'en douter, il s'écrit sous nos yeux dans un contexte passionné, où chacun se trouve un peu trop promptement sommé de choisir son camp. Or, il doit être possible de goûter la complexité morale d'oeuvres qui ne sont pas toujours et toutes destinées à refléter ou corriger les injustices du monde réel, de continuer de sonder les mérites et travers (esthétiques, moraux, politiques) de leurs travellings, sans transiger pour autant avec les errements coupables de leurs démiurges.